

parte de cette maison qui, depuis sa fondation, a toujours été à la tête des œuvres de progrès et de défense dans notre pays.

Il y a longtemps que le germe tuberculeux, qui végétait obscurément aux limites du règne végétal, a pris possession du terrain humain. Comment il fit la conquête de l'organisme animal, comment, pour devenir un virus redoutable, il se sépara de la lignée des micro-organismes inoffensifs dont il est né, s'adaptant à un milieu nouveau, s'y fixant pour ne plus vivre guère qu'en lui, voilà un point sur lequel nul ne saurait satisfaire notre légitime curiosité. Le problème de l'apparition des maladies microbiennes à travers les âges est encore scientifiquement inabordable.

Mais il est certain qu'à une époque fort reculée, bien avant que, 400 ans avant Jésus-Christ, Hippocrate ne donnât du poitrinaire sa description restée classique, la tuberculose était une maladie très répandue. Du reste, si l'on savait alors caractériser la consommation qu'elle détermine on ne la connaissait pas elle-même. On n'en connaissait pas l'agent causal et, suivant les tendances doctrinales, on a dû rechercher longtemps soit dans des modifications d'un principe vital, soit dans une viciation des humeurs, soit dans des altérations primitives des tissus. On ne savait pas identifier les productions similaires auxquelles elle donne naissance dans les différentes parties du corps. On confondait la matière tuberculeuse elle-même avec des produits quelconques de suppuration ou de mortification.

Ce n'est qu'à partir de la renaissance qu'un peu de lumière commence à se faire sur cette importante question. Sylvius, puis Morton décrivent le tubercule pulmonaire et en font l'élément fondamental de la phthisie ou consommation. Lentement se développe la notion qu'ils ont acquise, jusqu'à ce qu'en 1819 Laënnec publie ses immortels travaux, qui assignent enfin au